



Le capitaine et son lieutenant étaient pris.

— Eh bien ! mon cher Buisson, avant que nous allions nous reposer, contez-nous donc quelques joyeuses histoires galantes.

— J'y pensais, monsieur le vicomte.

— Allez, nous vous écoutons.

XII

CE N'ÉTAIT PAS LE VENT

Et M. le châtelain de Saint-Géoirs commença :

— Il y aura bientôt de cela une centaine d'années, une jeune dame de Roquairol, belle de visage et de taille...

M. de La Tourette avec émotion :

— Permettez, mon ami.

— Qu'est-ce ?

— N'entendez-vous pas ?

— Quoi donc ?

— Chut !

C'était le bruit d'un pas lourd et de sourds grondements dans la galerie voisine.

M. Fulchrand de Rocamour se leva et dit :

— Vertuchoux ! Je vais y voir. Je veux en avoir le cœur net.

Et il se dirigea vers la galerie, un flambeau à la main.

On attendit.

A peine avait-il disparu que des grognements joints à des trépi-gnements, retentirent.

C'était le bruit d'une lutte.

— A moi, mes amis ! s'écria le capitaine.

On se précipita vers la galerie et l'on vit de Rocamour dont le flambeau était posé à terre courir en brandissant son épée.

— Qu'est-ce?... Qu'y a-t-il ? lui cria-t-on.

— Un ours, répondit l'officier, un ours gigantesque qui vient de disparaître comme par enchantement.

La salle était vide ; on se regarda en se disant : « Il rève !... »

— En êtes-vous sûr, capitaine ? fit M. Buisson.

— Vertuchoux ! monsieur, je l'ai vu comme je vous vois.

— Comment est-il ?

— Gris.

— Eh bien ! s'il est gris, il n'est pas le seul qui le soit ; retournons à table.

Tout le monde se mit à rire et l'on suivit l'amphitryon.

Mais en soulevant la tenture qui séparait les deux salles un spectacle inouï s'offrit aux soupeurs.

Les bougies étaient éteintes, sauf deux ou trois qui ménageaient une clarté crépusculaire. Dans l'ombre, on distinguait trois personnages (si je puis dire) : un spectre et deux animaux de haute taille, l'ours qu'avait poursuivi le capitaine et un singe.

Le singe versait à boire au fantôme que l'ours retenait en accrochant sa griffe à son blanc linceul.

Le capitaine Fulchrand de Rocamour, brave comme un gendarme, arma un pistolet et le leva lentement dans la direction de l'ours.

Mais la main de M. Buisson, cherchant la sienne, le retint de faire feu.

— Capitaine, pas d'imprudence... Ou c'est vrai, ou c'est faux, dit le châtelain. Si c'est un spectre et des démons, vous perdez votre poudre. Si ce sont des bandits... nous ne sommes pas en force en ce moment.

Et le capitaine remit au crân le chien de son pistolet.

— Nous allons voir, reprit, *sotto voce*, le prudent magistrat

Le fantôme but comme une personne naturelle et altérée et gémit lamentablement :

— Ah ! je brûle !... Je brûle !...

— Il n'est pas poitrinaire, le fantôme, murmura le juge.

Mais cette plainte n'en produisit pas moins un grand effet sur les assistants. Jolibois tremblait. Des mesures ne demandait qu'à fuir. Ovide était raidi de stupéfaction. Enfin, M. de La Tourette n'était pas moins mal à l'aise, à chaque évolution des trois représentants de l'autre monde. Il éprouva un soulagement immense lorsqu'il les vit se retirer par la porte opposée à celle où il se tenait.

— Partons ! dit-il, partons, messieurs !... en voilà assez !

— Eh ! eh ! fit M. Buisson. Partons... Où aller, monsieur le vicomte ?

— Quittons le château.

— Est-ce possible ?

— Et pourquoi pas, monsieur?

— Eh bien! monsieur le vicomte, passez, montrez-nous le chemin

Comme il disait, une nouvelle fantasmagorie se déploya dans la salle à manger.

M. de La Tourette, qui avait fait quelques pas en avant, se recula avec des cris d'horreur.

Des serpents... des serpents de feux multicolores, rouges, verts, jaunes, les yeux en flamme, ondulaient sur le parquet de la salle, déployant des anneaux monstrueux, ouvrant des gueules écarlates... reptiles d'enfer d'une hideur surnaturelle.

Toutes les opinions philosophiques pâlirent devant ces monstrueuses réalités.

— « Qu'on me montre des fantômes et des démons et j'y croirai. »

« Eh bien! en voilà. Y croyez-vous à cette heure?

Peut-être que l'intrépide Fulchrand de Rocamour lui-même, ne se fût pas élancé dans la salle l'épée à la main, comme saint Michel, avant d'avoir fait le signe de la croix. Mais, comme la précédente, l'horrible vision s'évanouit.

La salle à manger rentra dans le silence. Nos pauvres gens épouvantés demeurèrent encore quelque temps avant d'oser se bouger et reprendre possession de la salle aux tapisseries. Enfin M. Buisson et le capitaine donnèrent l'exemple.

— Rentrons, messieurs, dit le premier, nous verrons bien. Si c'est le diable, un vieux juge comme moi a toujours de quoi s'entendre avec lui.

— Heu! fit M. Jolibois, j'ai mal au ventre.

— Mon ami, reprit le châtelain, une goutte de montpellier va vous remettre.

Tout le monde rentra.

Fulchrand de Rocamour monta sur une chaise pour rallumer quelques bougies. M. Ovide, qui avait également la taille pour un semblable service, en fit autant et cependant leurs compagnons reprirent leurs places.

Mais à peine s'accomplissait cet acte d'énergie et avant que Jolibois eût pris son petit verre, le vacarme infernal recommençait; c'étaient des hou! hou! des plaintes, des sifflements, des grognements, des bruits de chaînes, à droite, à gauche, au-dessus...

Puis, tout à coup, la tempête infernale éclata; les tentures s'ouvrirent livrant passage à des monstres de toutes les formes et de toutes les tailles, en même temps que le plancher, par des trappes multipliées, vomissait des groupes de petits démons. Un tumulte épouvantable s'en suivit. Ces émigrés d'outre-tombe attaquèrent les convives. Ils étaient armés les uns de torches ardentes, les autres de fourches et de crocs.

Une odeur de soufre se répandait dans la salle en même temps que des lueurs verdâtres. C'en était assez... A demi morts de terreur, ceux qui s'étaient assis cherchèrent le salut dans la fuite... tandis que (détail affreux) Ovide et Fulchrand de Rocamour, perchés sur leurs chaises et environnés d'ennemis, ne savaient plus à quel diable se vouer... ou se rendre...

Un être gigantesque affublé de cornes, vêtu d'une peau de taureau, s'acharnait après le châtelain de Saint-Géoirs, tandis qu'un grand singe gambadait sinistrement autour du fermier général qu'il exaspérait de nazardes, de chiquenaudes, de camouflets, de bourrades sans nombre.

L'ours s'acharnait après MM. Desmasures et Jolibois éperdus.

Enfin Ovide s'élança de sa chaise et courut vers la sortie; le capitaine voulut le suivre, chercha son épée, ne la trouva plus, l'aperçut dans la main d'un diable et, éperdu de rage, s'élança pour la reprendre.

Mais une trappe s'ouvrit sous ses pas et il disparut...

Pendant les lumières s'éteignaient. Les vaincus erraient à tâtons dans l'ombre, bourrés, bousculés, hués, meurtris. Tous, sauf Fulchrand de Rocamour, regagnèrent la sortie, trouvèrent l'escalier, et au bout d'une demi-heure ils purent enfin se compter dans la salle d'armes du rez-de-chaussée qui servait de vestibule.

Le capitaine manquait seul à l'appel. Le châtelain de Saint-Étienne-de-Saint-Géoirs, qui avait conservé son sang-froid et pouvait songer à d'autres qu'à lui-même, n'était pas sans inquiétude sur le sort de ce brave officier.

Tandis qu'ils étaient dans le vestibule le tintamarre continuait au premier étage. A travers ses bruits lugubres et discordants parfois on distinguait des éclats de rire, et les tintements cristallins des flacons et des verres.

M. Jolibois, qui souffrait toujours de ses spasmes d'estomac, proposa à M. Desmasures de réciter quelques prières.

Deux heures sonnèrent au donjon.

— Deux heures ! fit M. Desmasures, qu'est-ce que cela auprès d'une éternité de souffrances !

M. Buisson entendit des pas sur le pavé de la cour. Il ouvrit un judas pratiqué dans la porte d'entrée et demanda :

— Qui est là ?

Et une voix mâle lui répondit aussitôt :

— Le capitaine Fulchrand de Rocamour.

— Ah ! s'écria le juge avec soulagement, voilà notre brave ami échappé de l'enfer. Eh bien ! messieurs, s'il vous plaît, nous allons le rejoindre dans la cour, il n'y fait guère plus froid qu'ici et nous nous occuperons du départ.

— Volontiers, mon cher Buisson, dit M. de La Tourette. Ouvrez et partons, je vous prie.

Aussitôt réunis dans la cour, ceux que nous appelions les joyeux soupeurs se concertèrent pour quitter Roquairol sans attendre le jour. Les chevaux et les mules étaient à l'écurie : on les sella et brida sans voir clair et l'on alla réveiller le portier.

L'honnête homme dormait !

— Quoi ! messieurs, vous partez déjà ? dit-il.

— Oui, brave homme, dit M. le châtelain, et décidément on ne peut dormir en compagnie de Lucifer.

Et là-dessus, hommes de loi et d'épée quittèrent le château hanté.

XIII

FIFI LA GROSSE-TÊTE

Nous laissons à penser les gorges chaudes que les habitants de Roquairol se firent de cette soirée burlesque, quand dans leurs costumes démoniaques ils reprirent les places occupées par leurs imprudents visiteurs.

Gaston, costumé en singe, n'avait jamais eu de sa vie autant de plaisir qu'à houspiller le vénérable auteur de ses jours.

Cette soirée faillit décider de sa vocation pour le métier de franc-saulnier.

Fleuret fit l'éloge de l'humanité de son capitaine.

— J'aurais pu les exterminer tous, dit Mandrin, mais c'eût été maladroit. Demain leur absence eût alarmé toute la province. Nous aurions eu affaire à la garnison de Grenoble. Il ne serait pas resté pierre sur pierre de notre castel. Ils ont donné dans le piège que je leur avais tendu. Terrifiés comme Jolibois, ou humiliés comme le châtelain de Saint-Géoirs, ils vont répéter partout que le château est désert le jour et hanté la nuit par les esprits.... et nous en serons débarrassés au moins pour quelque temps.

— Je crois, Louis, dit Claude Mandrin, que nous devons rester sur nos gardes.

— Oh ! sans doute ; tout danger n'est pas absolument passé. Peut-être organisera-t-on quelques battues dans les environs, mais en tout cas ce ne sera pas demain.

— Ah ! tant mieux, fit Gaston, comme cela la chasse n'est pas ajournée ?

— Mais non, répondit Mandrin ; nous allons nous reposer et demain, ou plutôt ce matin, nous vous ferons tirer votre premier ours.

Ainsi finit cette fête travestie, qui n'avait pu être si promptement organisée et réalisée que grâce à des préparatifs faits de longue main. Le château avec ses souterrains et ses grottes immenses, ressemblait à un lac de l'Isère, le lac de Jarrie, dont les eaux croissent et décroissent à des époques intermittentes, ou mieux encore, à d'autres lacs des Alpes, dont les eaux, à des époques fixes, se retirent tout à fait dans des cavités souterraines, — ce qui permet de semer et récolter dans le lit, — puis reparaissent à la surface du sol et redeviennent navigables. D'ailleurs, nous l'avons vu tout d'abord, le château ne gardait dans ses écuries qu'un cheval, celui de Mandrin, et qu'un très petit nombre d'habitants.

Tandis que Mandrin et les siens se reposaient paisiblement, rejoignons les infortunés qui avant l'aube, dans l'arrière-saison, étaient obligés de battre en retraite.

Nous passerons sous silence toutes les exclamations de découragement ou de dépit que leur arrachaient le froid et la fatigue.

— Sachons, messieurs, nous dominer en présence de nos hommes, recommanda M. de La Tourette.

Mais avant qu'ils fussent arrivés à l'entrée de la gorge quelques gabelous apparurent, venant au-devant d'eux et paraissant amener un prisonnier.

— Que m'amènent-ils là? fit le capitaine de Rocamour.

C'était vers lui en effet que se dirigeait le peloton de douaniers.

— Capitaine, dit un de ces derniers, voici un paysan qui demande à vous parler ainsi qu'à M. le fermier général.

« Autant qu'on peut le comprendre, — c'est un goîtreux, — il a des choses importantes à vous communiquer.

— Eh bien! je suis prêt, répondit Fulchrand de Rocamour.

Puis au fermier général :

— Voulez-vous aussi l'entendre, monsieur le vicomte?

— Volontiers, capitaine.

Et tous deux se tirèrent à l'écart tandis que leurs compagnons continuaient leur route.

Fifi la Grosse-Tête, c'était le crétin en question, était un individu dont les facultés bestiales s'étaient développées en l'absence des facultés intellectuelles, c'est-à-dire une brute, d'une force extraordinaire, agitée par des passions violentes, et d'autant plus redoutable qu'il était comme tous les crétins des Alpes un animal sacré dont on craignait et respectait tout à la fois la voracité, la méchanceté et le cynisme.

On ne lui connaissait ni famille, ni domicile. Des culottes de toile, qu'on lui avait données, et qui s'en allaient en lambeaux, une peau de bique jetée sur son dos et retenue à son cou par un cordon de cuir, composaient son costume. Il vivait de sa chasse, de ses maraudes, de ses vols et de la charité superstitieuse des montagnards.

Le colloque suivant s'engagea entre lui et M. Fulchrand de Rocamour :

— Comment t'appelles-tu?

— Fifi.

— Que nous veux-tu?

Après bien des paroles perdues dans les gloussements particuliers à son infirmité, Fifi articula assez distinctement :

— Mandrin pris, Mandrin pris par vous.

— Quand cela?

— Aujourd'hui.

LE CAPITAINE MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ, avec splendides illustrations



AVENTURES et EXPLOITS du CAPITAINE MANDRIN

LE CAPITAINE

MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ

Mandrin n'est pas un malfaiteur vulgaire. C'est un homme de proie, un brigand, mais de large envergure; rien de mesquin ni de lâche chez lui; il pille, mais n'escroque pas; il n'assassine point, il se bat.

Jeune, beau, aventureux et intelligent, il a tout pour lui; il est sympathique, brave, généreux! Il combat et ruine ce que le peuple hait, et partout le peuple est son ami. « Guerre aux châteaux, paix aux chaumières!... A bas la douane, l'octroi, la gabelle! A bas les impôts qui écrasent les pauvres gens!... » Telle est sa devise.

C'est un homme historique; on ne fera jamais l'histoire des abus de l'ancien régime sans parler de Mandrin.

Brigand en 1755, il eût été en 89 un révolutionnaire.

Avant de biffer les lois iniques, il faut briser leurs instruments. Le contrebandier Mandrin fut le plus grand des briseurs de barrières. Il fut un homme nécessaire, son brigandage naquit des abus de son temps.

Quand les impôts sont excessifs, que la misère est extrême, la police est sans autorité, sans force, et le brigandage fleurit!

A la tête de ses deux cents cavaliers, il apporte des ballots de contrebande et ne rançonne que les commis; ses quatre grandes expéditions durent plus d'une année à travers la Franche-Comté, le Dauphiné, le Lyonnais, le Bourbonnais, l'Auvergne, dix-neuf départements, vingt-sept villes dont il s'empare, où il délivre les détenus et vend sa contrebande.

Pour le vaincre il fallut former un camp devant Valence et envoyer 2,000 hommes. On ne le prit que par trahison, et encore aujourd'hui des familles s'honorent de sa parenté et disent qu'il fut un libérateur!

Nulle existence n'est plus romanesque et plus dramatique que celle de ce brigand légendaire. Aucun récit n'est plus intéressant, plus empoignant que celui de la vie du grand contrebandier : le Capitaine Mandrin.

L'Ouvrage est illustré de splendides gravures inédites, en grand format

5 centimes LA LIVRAISON 2 le mardi et 2 le vendredi	TOUTES LES LIVRAISONS SUIVANTES SERONT A 5 CENTIMES ET ILLUSTRÉES DE BELLES GRAVURES A. FAYARD, éditeur, 78, boulev. Saint-Michel, Paris	25 centimes LA SÉRIE Une tous les 10 jours
--	--	---

Cet ouvrage illustré à 5 cent. la livraison et à 25 cent. la série atteint les dernières limites de la lecture à bon marché.

Pour les frais d'affranchissement par poste, ajouter 10 centimes par série, c'est-à-dire envoyer autant de fois 35 centimes qu'on désire de séries, à M. FAYARD, éditeur, 78, boulev. St-Michel, Paris.

Pour recevoir quatre séries, adresser 1 fr. 40 en timbres ou mandat-poste. — Pour recevoir 10 séries, adresser 3 fr. 50 et renouveler l'envoi pour recevoir la suite.